

PRÉFACE

Les années 1980 avaient bien mal commencé pour la musique : disparition de Joe Dassin, assassinat de John Lennon puis, en 1981, l'adieu prématuré à Jean-Michel Caradec. La rue pleurait ces fantômes, prisonniers désormais du néant, alors que la FM, libérant les radios, venait ouvrir des perspectives inespérées aux créateurs et aux interprètes de la chanson, au public, surtout, assoiffé d'émotions et de mélodies.

C'est alors qu'est apparu dans le ciel parfois bien terne des hit-parades un ovni nommé « Louise ». Cela ne ressemblait à rien de ce que l'on entendait, à rien de ce que l'on attendait. Le prénom était démodé. N'était-ce pas le titre d'un opéra du début du siècle, signé Gustave Charpentier ? Combien d'arrière- ou de grand-mamans avions-nous s'appelant ainsi ? Le poème – car c'en était un, et un superbe ! – paraissait suranné avec ses seaux, son bois, son écharpe de laine et ses aiguilles à tricoter. La musique était une mélopée dont, à l'ère du disco, plus d'un « branché » devait se gausser en haussant le cœur. L'interprétation, enfin, lyrique, à la lisière de l'emphase, faisait sûrement sourire plus d'un contempteur de la « variété ».

Un homme, pourtant, un grand, sut écouter ce chef-d'œuvre avec toute la naïveté dont ne devraient jamais se départir ceux qui ont la charge – difficile ! – de décider du

succès ou de l'échec d'une chanson. Oui, cet homme fit confiance au frisson que « Louise » avait fait courir sur son âme de gamin quinquagénaire. Il comprit instinctivement toute la densité du texte de Frank Thomas, il saisit la beauté de la mélodie et fut bouleversé par l'investissement total de Gérard Berliner dans l'interprétation de cette tragédie de quatre minutes. Cet homme rare s'appelait Serge Reggiani. Plus sûr, plus clairvoyant que le plus avisé des programmeurs, il avait choisi, au milieu d'une pile de disques, cet extraordinaire mélodrame couleur sépia. Grâce à lui, « Louise » allait en quelques jours devenir un « tube », ce mot inventé, paraît-il, par son ami Boris Vian, et qui semblait si mal pouvoir s'appliquer à cette œuvre issue d'un autre temps...

Dans l'histoire si riche et si dense de la chanson, il n'y a pas, je crois, d'exemple plus incroyable de succès à contre-courant, à contre-vogue. Imaginez un peu : au moment où Julien Clerc chante « Lili voulait aller danser », Karen Cheryl « Oh! chéri, chéri » et Rose Laurens « Africa », un jeune homme de vingt-six ans vient nous parler de la Grande Guerre et de ses drames!... Quel anachronisme!... Et pourtant... La souffrance des humbles est de tous les temps et le drame de « Louise » a un écho dans tous les cœurs. C'est un raz-de-marée, une déflagration immense. Gérard, le mal-aimé, pénètre bientôt dans tous les foyers. Il est chez lui partout, on l'aime et, pour cet homme qui doute, c'est un miracle. Gérard, ce quêteur d'amour sans grande espérance, reçoit brusquement le sacre des étoiles. Incroyable, non?...

Il va y croire. Depuis le temps qu'il l'attendait, qu'il l'espérait, ce moment, qu'il travaillait dur pour combler l'amour de sa mère et contrer le mal amour de cette paire de pères dont il souffre sans jamais trop l'avouer... Où sont mes racines, papa, dis-moi, je t'en supplie.

Ça y est, vous voyez bien, votre fils, votre petit garçon est un grand : écoutez la radio, regardez la télé. Je passe tel jour dans telle ville. On m'acclame, moi, votre fils, vous vous rendez compte?...

Eh! oui, mais « Louise » ne suffit pas, Gérard, il faut écrire d'autres chansons, apporter d'autres preuves de ton talent. Alors, d'autres suivent, évidemment, et plutôt jolies : « Voleur de mamans », « Trompe-moi », « Les Mémés ». Le public boude. Comment est-ce possible? J'y ai mis, avec Frank, tant de talent, tant d'énergie. Vous n'adhérez pas, vous adorez moins? Ne me lâchez pas : j'ai encore tant besoin de vous et vous ignorez à quel point vous avez encore besoin de moi!

C'est à ce moment que j'ai eu le bonheur de rencontrer Gérard. Nous sommes en 1985 et j'habite – très provisoirement – place des Vosges, la plus belle du monde. De nos nombreuses séances de travail, je garde le souvenir d'un être gentil, talentueux, tracassé, j'allais presque écrire très cassé : c'est le seul artiste que j'aie connu et qui ait, ostensiblement, fumé des joints pendant nos séances. Je suis loin d'être bégueule et ma carrière m'a amené à fréquenter toutes sortes d'excès – y compris les miens! – mais ça, c'était du jamais vu... De cette première collaboration vont naître une dizaine de chansons dont une seule sera enregistrée : « Comme des millions d'histoires d'amour ».

Puis nous nous perdrons de vue... Ce n'est qu'à l'orée de ce siècle que Gérard me recontacte. Sa carrière a pris un nouvel essor, certes plus confidentiel, mais réel, avec « Mon alter Hugo » et des reprises de... Reggiani (tiens tiens, toujours lui!). Je suis à nouveau séduit par son immense volonté de convaincre et ses idées, souvent sensibles et parfois drôles. Nous écrivons un certain nombre de chansons dont ce métier, moins impitoyable qu'imbécile, ne voudra pas.

Loin de se laisser abattre par ces jugements, il reprend le collier, prépare une pièce de théâtre avec l'aide musicale du magnifique Roland Romanelli, un spectacle dont j'écris deux des chansons. Une scène accepte de l'engager. Il est heureux.

Le lendemain de mon anniversaire, le 13 octobre 2010, j'apprends brutalement sa disparition. Comment y croire? La voix de « Louise » éteinte, pas possible! Cet artiste, ce dispensateur de vie, mort? Non. Et pourtant...

Il reste – et tel est l'héritage qu'il nous laisse – un homme excessif, bon, inquiet jusqu'au désespoir, un amoureux de la vie dont Hugo, sa référence, aurait été fier.

Ce texte que vous allez lire, il l'a longuement concocté, peaufiné et c'est son âme qui s'y découvre. Vous serez peut-être choqué, parfois, par ce qui peut ressembler à de l'égoïsme: peu de portraits des gens qu'il a aimés, peu d'insistance sur leurs qualités, leurs défauts, les raisons qu'il a eues de les fréquenter, amis ou amours. On aurait peut-être aimé qu'il s'attarde sur la psychologie de tel ou tel être. Mais, en réalité, ce qui semble être un manque de générosité n'est, tout simplement, qu'un manque de confiance. Gérard a, tout au long de ses cinquante-quatre ans de parcours terrestre, cherché à se convaincre lui-même que cela valait la peine, à travers les mille et un doutes qui assaillent le créateur et les douleurs de la dualité paternelle, d'être soi. Prouvez-lui qu'il a eu raison. Lisez-le: il vous regarde...

Claude Lemesle

PROLOGUE

Un homme m'a sauvé la vie ; j'étais perdu, je ne savais plus où aller, quoi faire, quoi penser. Ma vie était un échec, sur tous les plans, familial, professionnel, affectif. Je n'avais plus de points de repère, j'étais seul comme jamais. J'avais connu la gloire, la vie facile, le monde m'appartenait, je ne savais rien des hommes, rien. Je vivais dans une illusion totale, sans points de repère, sans famille, sans amis, sans recul, sans philosophie. Et puis, un jour, au bout d'une longue souffrance, il est arrivé comme un père, un ami, un confident.

Il pleuvait.

Je ne saurai jamais si c'est le hasard ou le destin qui a guidé mes pas, en ce matin de printemps 1989, vers le numéro 4 de la place des Vosges.

J'avais à peine franchi le seuil de la porte que j'eus le souffle coupé. Je me sentais comme chez moi, apaisé. J'éprouvais un grand calme intérieur auquel je n'étais pas accoutumé. Tout ici était beau, le hall de l'immeuble, les boiseries, la lumière, les portraits du poète. À l'entrée, on m'expliqua que le musée était son ancien appartement ; le poète y avait vécu seize ans avec sa femme et ses enfants. Le poète, c'était Victor Hugo, j'étais chez lui, dans son musée.

Son appartement est situé au premier étage. Un escalier monumental y conduit. Tandis que je montais les marches, ma main glissant doucement sur la rampe de bois, je croyais entendre une petite voix qui me murmurait à l'oreille : « Viens, je t'attends. »

À mesure de mon ascension je découvrais, aux murs, des fresques représentant les personnages des romans de Victor Hugo, des fresques gigantesques imprégnées de son œuvre. Il y avait là Valjean, Cosette, la poupée, le seau, Esmeralda et sa chèvre, et les tours gigantesques de Notre-Dame de Paris... Toute la famille hugolienne était là représentée. Moi qui n'étais jamais venu dans cet endroit, dont j'ignorais jusqu'à l'existence, j'eus la sensation d'être dans un univers familier que j'avais toujours connu.

Je me déplaçais là comme si j'étais chez moi. Dans le vestibule trône un portrait du général Léopold Sigisbert Hugo, le père du poète, qui a fière allure dans son uniforme, entouré de ses deux frères, militaires comme lui.

Je continuai ma visite. C'est alors que j'aperçus, au fond du salon chinois, un buste en bronze vert posé sur un socle en bois. Je me suis approché, comme attiré par une force invisible, c'était une sculpture de Rodin. Hugo par Rodin ! La rencontre de deux géants.

Juste à côté, une lettre du poète remerciait le sculpteur. « Sous une forme magnifique, mon ami, c'est l'immortalité que vous m'envoyez. Une pareille dette est de celle dont on ne s'acquitte jamais ; j'essayerai cependant non de la payer, mais de la reconnaître. » Le texte disait tout : *c'est l'immortalité que vous m'envoyez...* J'en étais certain, un siècle plus tard, ces mots m'étaient destinés.

J'ai délicatement posé la paume de ma main sur sa barbe de bronze. J'avais l'impression d'avoir déjà fait des milliers de fois ce geste lorsque, subitement, à ma grande stupeur, sous le poids de ma caresse, le buste s'est mis à bouger

d'avant en arrière puis d'arrière en avant. J'ai sursauté et je me suis dit: « Mais c'est dingue, c'est un signe, il me parle ou quoi? » Finalement, c'est le plancher qui n'était pas droit mais, malgré cette explication rationnelle, j'étais bouleversé. « Sous son manteau de bronze vert », le lion tremblait encore.

J'ai cherché longtemps le regard de l'homme avec qui j'avais le rendez-vous de ma vie, mais l'orbite était creuse, fascinante. Le buste n'avait pas de regard, il n'avait pas de regard et pourtant j'étais hypnotisé.

Après toutes les épreuves que j'avais traversées, il me semblait que je renaissais.

Mon premier geste a été de descendre à la librairie pour acheter l'intégrale de l'œuvre poétique de Victor Hugo. Trois livres, trois volumes. Je les ai pris dans ma main. Ils étaient précieux.

J'ai immédiatement décidé de rentrer chez moi en emportant mon trésor. J'ai laissé là sur le trottoir, sans m'en apercevoir, mon ancienne vie. Tout commençait.

J'ai tout lu, très vite, sans m'arrêter, vers après vers, page après page, poème après poème. J'étais émerveillé, subjugué par Hugo, je m'enivrais de ses rimes, de son talent, de ses inventions, de la chute de chaque œuvre. Je découvrais ses alexandrins magiques, je recomposais.

Après avoir lu l'ensemble des poèmes, j'ai enchaîné avec ses plus grands romans, *Quatre-vingt-treize*, *Les Misérables*... puis avec *Actes et Paroles*, mémoire vivante de tous ses discours politiques.

Petit à petit, Victor Hugo redonnait un sens à mon existence, me réapprenait à marcher droit, à réorganiser ma pensée. Quel que soit le sujet abordé, philosophie, faits de société, je m'apercevais en le lisant qu'il n'engendrait jamais la confrontation, mais toujours la réflexion. La fluidité et

l'intelligence du verbe chez cet homme sont telles qu'il nous donne toujours l'impression que nous sommes les auteurs de ses romans, de ses discours tant il est proche de ce que nous sommes.

Je ne le savais pas encore, mais petit à petit cet homme allait me sauver la vie.

Première partie

LA RUE DU MOULIN-JOLY

Je suis né rue de l'Atlas, dans le XIX^e arrondissement de Paris, à côté des Buttes-Chaumont et de Belleville, mon futur quartier. Ma grand-mère, Sarah, attendait toute seule dans le couloir de la clinique. Lorsque l'infirmière lui a annoncé ma naissance, elle a perdu connaissance. Maman avait vingt-sept ans lorsque je suis venu au monde. Elle a beaucoup souffert, cinq jours durant.

Elle était très jolie, très courtisée. Je ne suis pas certain qu'elle ait beaucoup profité de sa jeunesse, car la guerre l'avait profondément marquée, elle n'avait que dix ans quand tout a commencé, et elle avait dû fuir. Elle me racontera beaucoup plus tard le 16 juillet 1942, la rafle du Vél' d'Hiv, son père embarqué par la police française, le bruit du bâton des policiers sur la rampe de l'escalier, le cœur qui bat de plus en plus vite, cachée derrière une armoire, terrorisée, le souffle suspendu ; je crois que sa vie s'est arrêtée là.

Ma naissance a mis du baume sur sa douleur. Elle m'attendait depuis si longtemps. Elle me voyait comme le plus beau bébé du monde. J'ai d'ailleurs participé à de nombreux concours de beauté, cela se faisait dans les années 1950. Il paraît que j'en ai même gagné un !

Je n'ai que peu de souvenirs de cette époque. La barbe de mon père sur ma joue, son sourire, l'odeur de l'alcool toujours présente, une grande armoire, un miroir, un édredon

rouge sur le lit, la cuisine au milieu, la chambre de mes parents qui servait aussi de salle à manger.

Une image me manque. Jamais nous n'avons été réunis tous les quatre autour d'une table pour dîner : ma mère, mon père, mon frère Bruno, né un an plus tard, et moi. Je n'ai aucune photo de nous tous ensemble...

Mes parents n'arrêtaient pas de se disputer. Mon père aimait ma mère, mais il buvait et, très vite, elle a cessé de l'aimer. Elle est alors partie avec mon frère, et moi je suis resté avec mon père. Un enfant chacun. Pourquoi ? Je ne le saurai jamais.

Le soir du départ de maman et de Bruno, j'ai vu mon père boire de l'alcool à 90° pour se saouler plus vite, tellement il était malheureux. Blotti contre lui, je ne savais pas comment le consoler. Tant d'années après, je sens encore l'odeur de ce poison.

J'ai vécu une ou deux années avec Jacques, mon père. Pas davantage, mais elles m'ont marqué pour la vie et elles me semblent tellement plus longues. Notre existence était difficile, mais je n'en garde pas un mauvais souvenir, au contraire.

Belleville était un village. Les gens se rendaient mutuellement service. Notre quartier était une sorte de rendez-vous de tous les exilés du Moyen-Orient, du Maghreb, de Russie, de Pologne, d'Arménie, essentiellement des juifs et des musulmans.

Il y avait des terrains vagues merveilleux, immenses, des escaliers de pierre qui dataient du début du siècle, des rampes en fer forgé qui n'avaient plus d'âge, des rues pavées comme dans les films de Marcel Carné et un tas de petites échoppes toutes différentes les unes des autres. De toutes les fenêtres, on entendait les chansons de Charles Aznavour : « La Bohème », « La Mamma ».

La rue du Moulin-Joly avait mille visages amis, mille recoins, c'était une rue parisienne avec ses joies, ses peines, ses secrets, ses histoires. Une rue à l'abri du monde avec de la musique qui sortait de partout, des bars, des chanteurs de rue, des aiguiseurs de couteaux, des fenêtres d'où jaillissaient mille langues différentes à la fois.

À 7 h 30, après son premier double Ricard chez Caldeyreaux, un camion venait chercher mon père et il partait au travail. Il était récupérateur de vieux papiers et de métaux et se livrait aussi à quelques petites magouilles qui se faisaient en ce temps-là. Nous étions au début des années 1960, quinze ans après la guerre, chacun essayait de se débrouiller comme il pouvait. On manquait de tout, mais on ne laissait personne sur le bord du chemin. On s'entraidait.

Je n'ai jamais vraiment compris le métier de mon père. Il me donnait l'impression d'être un héros de film en noir et blanc qui va de scène en scène, mystérieux, imprévisible. Il avait toujours un rendez-vous quelque part. Pour moi, les vieux papiers c'était juste une couverture, et, dans ma tête de gosse, je pensais qu'il était gangster. Mon père était un homme secret ; on avait l'impression qu'il savait tout sur tout et qu'il se taisait. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il me racontera sa déportation, sa souffrance ; il était tout jeune, à peine seize ans, et il sauvera sa peau en réussissant à travailler aux cuisines. Mon père a certainement vécu des moments horribles, mais jamais dans mon enfance il ne les a évoqués.

Je ne mesurais pas, à cette époque, sa détresse et sa solitude. C'était un taciturne au visage tourmenté. Je sentais qu'il n'était pas heureux, il n'était bien que dans les cafés ou dans sa voiture, une Peugeot 403 noir et blanc dont je n'ai jamais oublié la plaque d'immatriculation : 1219 EM 62.

Le dimanche matin, j'avais mon père tout à moi, le transistor marchait à fond. On se levait tard, c'est lui qui

allait chercher les croissants. Tous ses copains défilait à la maison, ils jouaient aux cartes. Je les regardais, fasciné, et je donnais des conseils à mon père. Ça les faisait rire.

En semaine, entre son départ au travail à 7h30 et mon entrée à l'école une heure plus tard, j'étais libre, seul, livré à moi-même et j'adorais ça. Mon champ de bataille, c'était la rue du Moulin-Joly. Quelques dizaines de mètres plus loin, mon école, le boulevard de Belleville.

Là, j'étais le roi d'un monde imaginaire de brigands, au centre de situations chevaleresques qui me vaudront quelques cicatrices sur le coin de la gueule. J'étais le chef d'une bande de copains de toutes les couleurs, de toutes les races, il y avait du Mohammed, du Ali, du François, du Joseph, de l'Abraham, du Gonzalez, du macaroni, j'en passe et des meilleurs.

Avant d'aller à l'école, j'avais deux rendez-vous incontournables. D'abord, le marchand de couleurs : avec l'argent que me laissait mon père, j'achetais sans compter les plus belles billes et les plus beaux calots du monde. J'adorais mes billes, et quand je les perdais en jouant, le jour même, dans la cour de récré, c'était une partie de moi qui s'en allait.

Un jour, pour faire croire à mon père que j'avais enfin gagné, j'ai mis ma blouse d'écolier en boule dans mon cartable. Mauvaise idée ! Papa y a vraiment cru et le lendemain il ne m'a pas donné un sou pour en acheter d'autres. Au contraire, il m'a encouragé à en gagner encore plus, mais, sans billes, je ne pouvais rien faire. J'ai tenu deux jours et puis j'ai tout avoué, cela l'a ému et il est venu avec moi chez le marchand de couleurs pour m'en acheter trois gros sacs. J'ai sans doute fini par les perdre aussi.

Mon second rendez-vous, c'était avec le marché, un marché multicolore où des vendeurs de fruits et de légumes gueulaient comme des putois. Des poules vivantes, des charcutiers, des vendeurs de merguez et, sous mes yeux et mes

narines, toutes les épices du Moyen-Orient. Et, surtout, le marchand de fleurs! Tous les lundis, j'y achetais un petit bouquet d'anémones pour l'offrir à ma maîtresse: elle était un peu ma mère de substitution. Toute ma vie, j'ai cherché un père, une mère, une famille, les miens étaient sans doute trop absents.

Juste en face de l'école, le manège! Je saluais le patron comme un habitué. Il me connaissait bien, tous les soirs après les cours, mon père m'offrait cinq, dix tours. J'étais un bon client! Je n'avais pas à pleurer comme les autres mômes, j'avais des tickets plein les poches et j'attrapais une fois sur deux la queue du lapin, entraînement oblige! J'en ai gagné, des tours gratuits!

J'adorais apprendre, même si je faisais de temps en temps l'école buissonnière avec papa. J'aimais le parfum des livres, des cahiers, des gommes, je m'appliquais. J'étais souvent parmi les premiers. Je posais mille questions, je m'intéressais à tout. J'essayais d'aider mes petits copains quand ils n'avaient pas compris, mais j'imitais aussi dans son dos mon institutrice en faisant rire toute la classe – clown déjà.

À cette époque-là, je ne voyais que rarement mon frère. Je me suis souvent senti fils unique. Lui aussi devait avoir sa bande de copains. Certains dimanches, nous nous retrouvions chez mon oncle Marcel et ma tante Madeleine, la sœur de ma mère. J'étais « Zorro », Bruno était « Tarzan ». Pourtant, moi seul avais le droit de me glisser dans le lit pour regarder le film du dimanche après-midi à la télévision. Bruno restait avec nous, à l'écart, assis sur une chaise.

Toute la matinée, je leur avais fait mon récital et les avais saoulés en chantant à tue-tête les chansons d'Aznavour que je connaissais déjà par cœur. C'était le chanteur préféré de mon oncle. Il me disait tout le temps: « Il a tout dit, il a tout écrit, ce Charles Aznavour, quelle tête! Il m'a tout

piqué! » C'est lui qui me l'a fait découvrir, les mélodies de Charles lui rappelaient sa Pologne natale.

Bruno n'a pas connu cette intimité avec mon oncle et ma tante, il restait toujours isolé sur sa chaise, solitaire, renfermé, très différent de moi. Quand je le comprendrai, il sera trop tard. On ne sait pas grand-chose de la souffrance de son petit frère quand on a six ans, on ne pense qu'à soi.

Ma mère ne me manquait pas trop car je la voyais tous les dimanches. Moi, je devais sûrement lui manquer puisque un jour elle décida de m'emmener seul rejoindre ma grand-mère qui était partie voir de la famille en Israël. Sur le bateau, je n'ai fait que des bêtises. J'avais, entre autres, pris le monte-charge destiné à vider les ordures dans la mer et je ne savais plus sur quel bouton appuyer pour que le plancher ne se dérobe pas sous mes pieds. L'équipage essaya de m'aider, mais je ne comprenais rien, ils parlaient tous grec! Ma mère était complètement affolée. J'étais à quelques centimètres d'elle, mais la grille de l'ascenseur ne s'ouvrait pas, elle était bloquée. Tout le monde était paniqué, sauf moi, qui continuais à faire l'idiot. Je garde un souvenir très fort de cette traversée en bateau, un souvenir de liberté totale face à la mer, à sa puissance. Ma mère était tombée amoureuse du capitaine, et cela me plaisait de la voir heureuse.

Ma grand-mère, Sarah, nous attendait sur place. Arrivé là-bas, j'ai continué à faire je ne sais combien de bêtises. Je revois bien les rues de Tel-Aviv qui, à cette époque-là, étaient à peine construites. Les gens avaient l'air très heureux, ils chantaient tout le temps. À tous les coins de rue, il y avait des hommes qui se balançaient d'avant en arrière, ça m'intriguait beaucoup. Moi, j'étais plutôt branché Brigitte Bardot, je l'avais vue dans un film et je l'imitais, ce qui faisait rire toute ma famille. Pendant le shabbat, j'allumais exprès toutes les lumières de la maison, personne n'osait les fermer. Cela faisait rire Sarah, ma grand-mère. C'est en Israël, lors de ce

voyage, que je retrouvai, comme chez ma tante Madeleine, le sentiment d'être en famille, ma famille.

À peine revenu à Paris, j'ai vite repris mes habitudes, mes copains, mon père, mon café, ma boulangerie et ma maîtresse. Je leur racontais mon aventure israélienne et ils avaient les yeux écarquillés. J'avais déjà besoin d'un public, d'un auditoire à fasciner.

La grande révélation de ma vie, ça a été le cinéma. Le jeudi après-midi et le dimanche, j'allais au Cocorico, qui était situé juste en face de mon école, derrière le manège. Ma place préférée, c'était au balcon. Je regardais les films trois, quatre fois de suite. J'aimais ses fauteuils en bois, les actualités en noir et blanc avant le film. J'entrais en douce par les portes de derrière et j'avais appris à éviter les ouvreuses pour ne pas donner de pourboire. J'aimais ces petites loges au fond de la salle, ces couples qui s'embrassaient dans le noir et cette idée tenace qu'un jour nous aussi on aurait notre petite fiancée à nous, rien qu'à nous.

Ensuite, le film commençait, le grand film en Technicolor, *Ben-Hur*, *Robin des Bois*, *Les Dix Commandements*, *Les Sept Mercenaires*... Yul Brynner, Charlton Heston... J'étais pris par la musique, j'étais dedans, j'étais acteur. Il y avait aussi les films français en noir et blanc, ceux qui parlaient de nous, Jean Gabin – avec sa gueule patibulaire il me faisait déjà froid dans le dos, le Jeannot. J'ai tout de suite été envoûté par le cinéma. Depuis cette révélation, je vis ma vie comme dans un film, séquence par séquence. Le jour où l'on a démoli le Cocorico pour en faire un magasin, c'est un peu de moi que l'on a cassé.